

De la Calligraphie.

IV.

DES MOYENS A EMPLOYER POUR RÉGULARISER L'ÉCRITURE.

(Suite.)

Pour s'assurer du degré de bonté d'une méthode quelconque, il convient de l'examiner avec le plus grand soin sous le triple rapport du plan, de la marche des leçons et des procédés. C'est ce qui se fait généralement, excepté cependant pour les procédés qui ne sont que latemt l'objet d'une étude sérieuse. De là aussi pour plus d'un instituteur et d'une institutrice des déceptions inattendues, et, par suite, très-pénibles ; car ils n'obtiennent pas toujours, pour prix de leurs soins persévérants, les résultats qu'ils espéraient.

Les procédés doivent donc être aussi étudiés avec attention et réflexion, de même que toutes les autres parties de la méthode. Quand ils sont logiques et sûrs, ce sont autant de moyens qui aident les élèves à comprendre les choses qui leur sont enseignées, et qui secondent puissamment les efforts du maître.

Comment, en lecture, par exemple, parviendrait-on, sans le secours de procédés convenables, à graver facilement et vite dans l'esprit et la mémoire des enfants, si distraits dans le jeune âge, la forme et le nom seulement des vingt-cinq lettres de l'alphabet ?

Comment, en calcul, réussirait-on, sans l'aide d'objets matériels, sans des moyens qui parlent à l'intelligence en même temps qu'aux yeux, à rendre compréhensible pour les commençants la formation des nombres, ainsi que leur représentation par des mots et des chiffres ?

Comment encore, sans une répétition sageusement entendue, en un mot, sans certains procédés, pourrait-on parvenir à mettre dans la mémoire d'enfants, souvent peu intelligents ou appliqués, les milliers de mots usuels que tenteront notre langue, quand rième rappelle à l'esprit l'orthographe si bizarre et si difficile de la plupart d'entre eux ?

L'écriture aussi réclame, bien qu'on paraisse généralement en douter, le secours de nombreux procédés, d'autant plus qu'il ne suffit pas, tout instituteur le sait, que l'esprit conçoive la forme des lettres ; mais qu'il faut encore, ayant tout, que la main puisse la donner. C'est seulement là que se trouve la difficulté qui, trop souvent, fait le désespoir même des élèves-maîtres ayant du goût et des dispositions pour la calligraphie.

Aussi une méthode ne réunit-elle pas toutes les conditions de succès, si elle n'offre un ensemble de procédés propres à alléger la tâche du maître, et à faciliter les progrès de tous les élèves, quels que puissent être la faiblesse d'intelligence de quelques-uns, et le peu d'adresse de quelques autres.

Mais si toutes les méthodes de lecture, de calcul et d'orthographe ne contiennent pas toujours des procédés dont l'utilité soit sanctionnée par les résultats obtenus dans les écoles, il n'est point de méthode cependant où ne se trouvent au moins quelques procédés généraux, surtout si les auteurs sont des hommes voués à l'enseignement, et non moins éclairés par l'expérience qu'instruits par l'étude approfondie de la matière traitée.

Les méthodes d'écriture seules laissent le plus à désirer sous le rapport des procédés. Il est vrai que, contrairement aux autres méthodes, elles doivent présenter deux sortes de procédés : les uns destinés à faciliter l'exécution, et les autres ayant pour but spécial de régulariser l'écriture, c'est-à-dire de rectifier les défauts de forme si communs aux commençants. De là, grande complication dans les difficultés ; car pour trouver et donner les divers procédés nécessaires pour assurer à la fois la bonté de l'exécution et la beauté de la forme, il faut plus que savoir bien écrire. Il faut avoir étudié les enfants avec sollicitude et dans leurs instincts et dans leurs dispositions naturelles, non pas quelques enfants favorisés par la nature et qu'aucune difficulté n'arrête, — l'épreuve ne serait pas concluante ; — mais de nombreux enfants d'adresse et d'intelligence différentes, comme ceux qu'on rencontre dans les écoles primaires. Il faut surtout les avoir observés attentivement à l'œuvre, exécutant sur l'ardoise et sur le papier les diverses formes de lettres, et c'est ce que n'ont pu faire les auteurs d'ouvrages calligraphiques, étrangers à l'enseignement. Ce n'est cependant que par l'observation et l'étude des faits qu'on acquiert : la la connaissance exacte des difficultés qui présente l'écriture à une jeune et faible intelligence, à une main novice et tremblante ; 2o le sentiment d'un ordre progressif de travail. La réflexion, secondée par le désir du progrès, peut ensuite suggérer à tout auteur zélé les procédés nécessaires pour lever les difficultés qui doivent embarrasser maîtres et élèves.

Par des exercices bien gradués, l'exécution des divers caractères devient bientôt facile à tout élève, pour peu qu'on le fasse écrire, dans de bonnes conditions, une ou deux fois par jour ; mais il n'en

est pas tout à fait de même de la forme, qui ne s'améliore et ne se régularise que beaucoup plus lentement. En effet, tous les enfants, les adultes même, en cherchant à imiter certains traits, certaines lettres, tombent pendant longtemps dans une foule de défauts, plus ou moins étranges, provenant, chez les uns, du peu de sûreté de la main, et chez les autres, de la petiteur, de la faiblesse, et aussi quelquefois de la raideur des doigts.

Pour corriger les défauts, dans la forme graphique, il ne suffit pas toujours, ainsi que le pensent beaucoup de personnes judicieuses, de rappeler les élèves à l'observation des principes, de la vraie position du corps et de la bonne tenue de la main et de la plume ; il faut encore souvent, outre cela, prendre l'*avant* et la *main par leur défaut*, employer momentanément des principes forcés, c'est-à-dire demander quelquefois aux élèves, afin qu'ils arrivent plus sûrement à faire bien, d'exagérer, dans un sens opposé, tel trait, tel élément. Ainsi, les élèves qui ont une disposition à faire les dernières lettres d'un groupe ou d'un mot plus petites que les premières, ne devront pas seulement pour donner à toutes la même hauteur, se guider sur la dernière qu'ils ont tracée ; mais encore *riser* la lettre qu'ils font, un peu plus haut que celles qu'ils viennent d'exécuter. Sans l'habitude de cette précaution, il serait impossible aux élèves, même aux calligraphes, de faire encore d'une hauteur égale tous les mots d'une ligne, surtout les derniers, à cause de l'obliquité du *coup-d'œil*.

On ne fera également disparaître le trop de *rondeur* dans les lettres *c, o, a, q, g, d, e*, défaut si général qu'il se remarque souvent dans les bonnes écritures, qu'en obligeant les élèves à donner à ces lettres, chaque fois que le besoin s'en fait sentir, une forme même *très-oreate*, surtout au *c*, qui sert à la formation des six autres.

Pour obtenir ce résultat, il suffira aux élèves, si ces lettres sont précédées d'un trait ascendant, 1o de pencher beaucoup plus ce trait (il peut avoir, dans la moyenne écriture, la pente de la diagonale du carré, et plus encore dans la fine) ; 2o de descendre le corps du *c* sur ledit trait presque sur la ligne au crayon ; 3o de pen arrondir cette lettre du bas ; 4o et d'en remonter la liaison obliquement et sans la courber pour ainsi dire, surtout dans les lettres *a, q, g, d*. Ces lettres, pour s'exécuter en une fois, de même que toutes les autres, doivent être formées non d'un *O*, ainsi que cela se pratique généralement au préjudice de la sûreté et de la rapidité de l'exécution, mais d'un *C*, en remontant la liaison par le bouton, afin de faciliter la seconde partie de l'*a*, etc., comme le fait pour la première partie le trait ascendant dont il est question plus haut.

Si les élèves font les lettres *m, n*, trop larges ou trop étroites, on devra leur demander de faire sortir momentanément la liaison du second jambage, non plus, selon la règle, vers le milieu de la hauteur du premier ; mais plus haut, s'ils doivent donner à ces lettres moins de largeur, et plus bas, s'ils doivent leur en donner davantage.

Un défaut dans lequel tombent fréquemment même les meilleurs élèves, c'est, dans l'écriture à main posée aussi bien que dans l'écriture courante, de ne pas donner aux boucles assez de hauteur ni aux queues assez de longueur, ou bien de les faire inégales, quant aux proportions ; dans ce cas, il suffit rarement de leur rappeler que les boucles et les queues doivent avoir tant ou tant de corps ; il est presque toujours nécessaire de leur faire exécuter quelques pages où se trouvent tracées au-dessus et au-dessous du corps d'écriture, à la distance voulue, des lignes parallèles auxquelles tout élève doit faire aboutir l'extrémité de chaque boucle ou de chaque queue.

Si les élèves arrondissent trop du bas les lettres *t, i, u*, ainsi que celles où se trouve le second élément de l'*n* (i), on ne corrigerà ce défaut que par le défaut contraire. C'est toujours, quand il s'agit d'une réforme de ce genre, le remède dont le succès est le plus sûr.

L'inclinaison de droite à gauche est, pour tous les commençants, fort pénible, parce qu'elle exige un mouvement qui ne leur est ni habituel ni facile. C'est pour cela que pendant longtemps ils ne parviennent que difficilement à faire prendre à leur main la direction qu'ils veulent lui donner. Aussi, conseillerai-je, avant toute chose, pour obtenir des écritures d'une pente convenable, de permettre aux élèves d'incliner leur papier de gauche à droite, de manière que le *bras et le cahier puissent être dans la même direction*. Cette position, qui, du reste, est la seule naturelle et commode, peut plus que tout autre moyen mécanique, qu'il faut tôt ou tard abandonner, favoriser la pente de l'écriture à toute épreuve de main.

Si, pour une cause quelconque, un élève a une écriture *lourde*, *décousue*, et, par suite, *droite*, on lui fera copier, pendant plusieurs légons, des mots, d'abord d'une syllabe, puis de deux, de trois syllabes, mais pouvant tous s'exécuter en une fois sans qu'il soit obligé de lever la plume. Si l'on voile à ce qu'il trace ces mots